

Fréhel à l'heure du rock



Marie-Laure Béraud
(photo D. R.) :
des chansons
comme
de courtes
nouvelles

■ Elle a baptisé son (superbe) premier album *Turbigo 12-12*, en souvenir de la rue où elle habita jadis, et des anciens centraux téléphoniques, qui lui paraissent plus « littéraires » que les quatre chiffres d'aujourd'hui. Forcément, ça connote un brin vieillot, mais du coup, on ne s'étonne pas que, façon goualeuse, voix grave et un peu rauque, Marie-Laure Béraud pique *Sans lendemain* dans le répertoire de Fréhel, raconte des histoires populistes, comme celle de Simone qui attend son homme (*Viens Simon*), décrit un torride pas de deux (*Le Dernier Tango*), ou, évoque « ma poupée, la reine du macadam, ça fait du ramdam quand elle se trimballe ».

Rétro? Pas tant que ça. Ex-voix féminine d'un duo éphémère (Marie-Laure et lui, deux 45 tours dont elle reprend aujourd'hui une jolie face B, *Au bord de l'eau*), M.-L. Béraud fait

partie de ces artistes qui, lassés de la monotonie des rythmes actuels, redécouvrent le plaisir des musiques acoustiques, des mélodies complexes, et des mots qui ont du sens; en cela, elle profite des brèches, ouvertes par Catherine Ringer, Arthur H... et d'autres, s'y engouffre.

Elle ne dédaigne pas une pause jazzy (*As the years go passing by*) plus frissonnant que du Liane Foly), voire une rythmique funky (*Tout m'est égal*), qui justifie sur le tard que l'album soit produit par le Britannique Chaz Jankel; mais elle redécouvre le plaisir de chansons semblables à de courtes nouvelles — histoires de femmes, souvent, malheureuses, parfois — bourrées de trouvailles verbales.

Française, Marie-Laure Béraud habite Bruxelles, les photos de la pochette nous la montrent batifolant sur les dunes d'une plage : on y lit comme l'unité d'un nouveau folklore d'Europe du Nord, un faux rock francophone qui connaîtra sur le bout des doigts Carco, Dabit ou Mac Orlan. Personne ne s'en plaindra. Aurélien FERENZI